



L'errance comme métaphore de la déchéance sociale dans le roman *De la fenêtre de ma prison* de Vincent Ouattara

*Wandering as a metaphor for social decline in the novel *De la fenêtre de ma prison* by Vincent Ouattara*

Djiblira KOMBAMTANGA

Université Norbert Zongo, Burkina Faso

Email : k.djibril.70532194@gmail.com

Orcid id : <https://orcid.org/0009-0000-5839-0169>

Résumé : Témoins des dynamiques sociales de leurs époques, les écrivains africains traitent souvent des problématiques qui engagent peu ou prou l'avenir de leurs sociétés. C'est ainsi que les conditions de vie des émigrés africains et en particulier, celles de la femme africaine en contexte africain et en situation d'émigration constituent la trame narrative du roman *De la fenêtre de ma prison* de Vincent Ouattara. Dans ce roman, Amoui, personnage archétypique de la transgression des normes qui régissent l'éducation de la jeune fille en Afrique traditionnelle, est le réceptacle de la déchéance physique et morale. Les mécanismes de cette déchéance sont analysés sous le prisme de la sociocritique de Claude Duchet et de la théorie postcoloniale d'Achille Mbembe. Ces approches nous ont permis d'ausculter l'errance du personnage principal dans deux espaces, à savoir ceux africain et parisien. Par le biais de la socialité du texte, nous avons montré que l'errance du personnage est liée aux tensions entre ses actes et les prescriptions culturelles de son milieu. Quant à la théorie postcoloniale, elle lève le voile sur la source des illusions du personnage qui, nourri des mirages de Paris, opte pour l'émigration. La puissance de ces mirages rend tout renoncement impossible. Toutefois, la conviction selon laquelle l'Ailleurs est meilleur par rapport à l'Ici s'effondre au fur et à mesure que le séjour du personnage se prolonge. Les deux approches théoriques nous ont permis de mener une réflexion holistique sur le processus de déchéance du personnage dans les deux espaces : Moulé et Paris.

Mots-clé : Émigrés, Déchéance, Errance, Illusions.

Abstract : Witnesses to the social dynamics of their times, African writers often deal with issues that have little or no bearing on the future of their societies. The living conditions of African immigrants, and by extension those of African women in an African context and in a situation of emigration, form the narrative framework of Vincent Ouattara's novel *De la fenêtre de ma prison*. In this novel, Amoui, the archetypal character of the transgression of norms governing the education of young girls in traditional Africa, is the receptacle of physical and moral decay. The mechanisms of this decline are analysed through the prism of Claude Duchet's sociocriticism and Achille Mbembe's postcolonial theory. These approaches have enabled us to examine the main character's wandering in two spaces : Africa and Paris. Through the sociality of the text, we have shown that the character's wandering is linked to the tensions between his actions and the cultural prescriptions of his environment. As for postcolonial theory, it lifts the veil on the source of the character's illusions, who, fed by the mirages of Paris, opts to emigrate. The power of these illusions makes any renunciation impossible. However, the conviction that the Elsewhere is better than the Here gradually collapses as the character's stay is prolonged. The two theoretical approaches have enabled us to carry out a holistic reflection on the character's process of decline in both spaces : Moulé and Paris.

Keywords: Immigrants, Decay, Wandering, Illusions.

Introduction

Des indépendances à nos jours, le champ littéraire africain n'a cessé de se dynamiser et, par voie de conséquence, de consolider son autonomie. Ce dynamisme se traduit par la richesse des productions littéraires, la diversité des institutions, la qualité des acteurs qui animent la vie littéraire du continent et, surtout, la volonté constante de doter cette littérature d'un arsenal conceptuel susceptible de l'interpréter selon ses spécificités. Quand on sait que les productions littéraires africaines écrites sont à la fois ancrées dans la tradition orale et la modernité – la colonisation et ses corollaires-, il est évident qu'elles sont singulières. Dans ces productions, il se donne souvent à voir que les trajectoires de certains personnages et groupes sociaux sont fortement empreintes, voire bouleversées par les héritages afférents au système colonial. Les mécanismes par lesquels les écrivains lient ces trajectoires aux effets de la colonisation sont parfois si subtils qu'il n'est pas aisé de s'en apercevoir. Dans le roman *De la fenêtre de ma prison* de Vincent Ouattara, l'écrivain passe au crible les conditions de vie des immigrés africains en France à travers les déboires de Palm Amoui, le personnage principal. Cette jeune fille, mue par l'espoir et les mirages de l'Occident, entreprend de quitter Moulé, un village de la république des savanes dont elle est originaire pour se rendre en France. La migration vers Paris est un imaginaire hérité du colonialisme, c'est donc un mouvement postcolonial par excellence. La quête de cet ailleurs supposé meilleur s'enracine dans les mêmes issus de l'enseignement colonial : Paris, capital de la Métropole est une ville lumière, voire paradisiaque. Toutefois, son séjour à Paris vire au cauchemar. Elle fait face aux dures réalités de la migration. C'est cet itinéraire dépeint sous le prisme de l'errance qui a inspiré le sujet de la présente recherche. L'errance dans l'espace parisien et les mésaventures y relatives sont symptomatiques d'un déracinement, d'une fragmentation identitaire et d'une désintégration qui débouchent sur une déchéance sociale. Ainsi, nous nous posons la question suivante : dans quelle mesure l'errance de l'héroïne exprime-t-elle une déchéance sociale et une crise identitaire liées aux violences postcoloniales ?

De cet état de fait, cet article vise à analyser la marginalisation de l'héroïne tout en portant un regard sur les faits ayant prévalu à cette situation inconfortable. Pour l'auteur de *De la fenêtre de ma prison*, la migration, loin d'être une source de réalisation de soi pour la jeunesse africaine, constitue une véritable entrave à son épanouissement. C'est justement pour cela qu'il prend soin de décrire méticuleusement les mésaventures de son héroïne. Il ne fait l'économie d'aucun détail quand il évoque l'hostilité et l'austérité des différents espaces de vie de Palm Amoui tout au long de son séjour à Paris.

Au plan théorique, la théorie postcoloniale et la sociocritique nous serviront de posture épistémologique. Née dans les 1970-1980, la théorie postcoloniale ausculte les effets subversifs du colonialisme et de l'impérialisme sur les peuples colonisés et leurs colonisateurs. Elle s'intéresse à la façon dont les rapports de domination déterminés par la colonisation continuent d'influer sur les sociétés actuelles sur les plans identitaire, social, politique, économique, etc. La théorie postcoloniale s'est développée sous la houlette des critiques comme Edward Said, Frantz Fanon, Gayatri Chacravorty Spivak, Homi K. Bhabha et Achille Mbembe. Quant à la sociocritique, elle se donne pour mission de déceler la socialité des textes littéraires. Autrement dit, elle s'intéresse à la manière dont le texte littéraire s'approprie le social. Par ailleurs, elle prône une approche socio-historique des textes littéraires, permettant pour ainsi dire de comprendre comment les productions littéraires reflètent, transforment ou critiquent les dynamiques sociales et idéologiques de leur temps. Cette théorie est le fait d'auteurs comme Claude Duchet, Edmond Cross, Pierre Zima, Marc Angenot et Regine Robin.

Dans cet article, nous optons pour les approches théoriques d'Achille Mbembe et de Claude Duchet. Dans des écrits comme «*Notes provisoires sur la postcolonie*», *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Mbembe expose sa pensée. En analysant les formes de domination postcoloniale dans le monde, cette théorie

nous offre des outils d'analyse du sujet de notre article. Cela est d'autant plus vrai que la postcolonie est définie comme une :

Pluralité chaotique, pourvue d'une cohérence interne, de systèmes de signes bien à elle, de manières propres de fabriquer des simulacres ou de reconstruire des stéréotypes, d'un art spécifique de la démesure, de façons particulières d'exproprier le sujet et ses identités. (...). Elle consiste également en une série de corps, d'institutions et d'appareils de capture qui font d'elle un régime de violence bien distinct, capable de créer ce sur quoi il exerce ainsi que l'espace au sein duquel il se déploie. (Mbembe, 1995, pp. 76-77)

En ce qui concerne (Duchet, 1973, p. 449) : «La socialité est tout ce qui se manifeste dans le roman, la présence hors du roman d'une société de référence et d'une pratique sociale ce par quoi le roman s'affirme dépendant d'une réalité socio-historique antérieure et extérieure à lui ». En effet, le roman porte les marques d'une société réelle qui existe en dehors du texte littéraire.

La présente étude mettra en exergue la perpétuation des violences symboliques et matérielles que dépeint Mbembe dans sa théorie en se basant sur la notion de subjectivité postcoloniale. Cela nous permettra de montrer que l'épreuve de l'errance est une métaphore pour appréhender les mécanismes postcoloniaux qui conduisent à la marginalisation des anciens colonisés dans un espace européen, notamment la diaspora africaine en France. Elle permettra également de comprendre la déchéance d'Amoui en référence aux normes des sociétés de référence.

1. Les prémices de la déchéance

Du latin « *decadere* » qui signifie « tomber », la déchéance se traduit par la décrépitude ou la déliquescence d'une personne au double plan physique et moral. C'est une situation dans laquelle une personne perd un statut social honorable pour sombrer dans un état de dénuement. Dans le cadre de cette réflexion, la déchéance se manifeste par la détresse physique et psychologique du personnage principal du roman *De la fenêtre de ma prison* de Vincent Ouattara.

1.1. La transgression des codes culturels

L'Afrique est un continent très conservateur. En dépit de la modernité ou, mieux, de la colonisation, les villages africains vivent au rythme des valeurs fondamentales sur lesquelles reposent l'éthique, le bon sens et le credo de la communauté. L'une de ces valeurs est la préservation de la virginité de la jeune fille. A ce propos, (Dicko, 2018, p. 68) conclut que « l'éducation donnée aux filles met l'accent sur la préservation de la virginité avant le mariage. La vie au foyer est la finalité de cette socialisation : les soins corporels, la gestion de la cuisine, le comportement à l'égard du futur mari, l'éducation des enfants, une vie sexuelle épanouie. Il s'agit de se conformer à la conscience collective selon laquelle il ne faut jamais perdre sa virginité avant le mariage ».

Dans *De la fenêtre de ma prison*, Amoui a transgressé cette norme sociale sacrée en offrant sa virginité à Samba, un ami du lycée. Malgré la désapprobation de cette relation illicite par sa mère, Amoui se rendit chez son petit ami à l'occasion de l'anniversaire de ce dernier. C'est ainsi que la fougue et l'insouciance de la jeunesse conduisent les deux tourtereaux à commettre l'irréparable : une relation charnelle hors mariage. Après avoir commis l'acte, Amoui prend conscience de la gravité de l'acte et des conséquences qui en découlent : « j'avais peur qu'elle découvre que j'avais déchiré l'hymen protecteur de ma puberté, de l'honneur familial », (Ouattara, 2024, p. 55). Malgré ses craintes et ses regrets, Amoui continue sa relation avec Samba : « je ne cessais d'aller rencontrer Samba. Dans ses bras, je gémissais de bonheur », (Ouattara, 2024, p. 56). Ainsi, Amoui se trouvait dorénavant en conflit

avec les traditions étant donné qu'elle a vandalisé sa virginité. Elle était donc en déphasage avec la législation traditionnelle qui consacre, voire sacralise la virginité de la jeune fille. Dans ce milieu social où les coutumes tiennent lieu de lois immuables, Amoui était, sans le savoir, une désœuvrée qui a échoué à l'épreuve de l'honneur et de la dignité. Elle vivait aux antipodes des exigences de sa communauté car « quand les vertus de la virginité, les vertus domestiques, les vertus de dépôt de vie, les vertus de la soumission et de l'obéissance étaient acceptées pleinement, on avait atteint le but qui était patience, disponibilité et humilité », (Ken Bugul, 1982, p. 157). Amoui, sans le savoir, arborait tristement sa tunique de paria après avoir galvaudé sa virginité, elle est le symbole de l'insoumission aux normes édictées à l'endroit de la jeune fille par ses ancêtres. Elle s'est non seulement inscrite en faux contre la volonté de ses parents qui nourrissaient l'espoir de faire d'elle une femme respectueuse et respectable, mais aussi contre les aspirations de sa communauté qui ambitionnait de la socialiser selon ses codes culturels car « que d'enjeux la virginité d'une jeune fille suscitait : d'ordre moral, psychologique et social », (Ken Bugul, 1999, p.76).

Toutefois, le père de Samba fut affecté dans un autre village. La distance finit par avoir raison de la relation entre les deux amoureux. La déception est immense, mais Amoui ne tarde pas à se remettre de cette séparation. Elle commence à fréquenter le Copa Cabana, une boîte de nuit qui servait de lieu de divertissement aux orpailleurs. Ses parents ne peuvent se résoudre à observer leur fille fréquenter impunément et impudiquement la boîte de nuit perçue comme lieu par excellence de la débauche. C'est ainsi qu'Amoui évoque les mesures prises par ses parents : « ma mère me le reprocha en vain. Désespérée, elle en avertit mon père qui prit l'habitude de me rosser. Parce que c'était pour lui la seule façon de me tailler à la mesure de sa compréhension de la vie. Rien ne changea à ma conduite ; je savais que sa force était dans le fouet qui m'endurcissait. Il tenait parfois la tête entre les mains, demeurait silencieux, avant de pousser un soupir », (Ouattara, 2024, p. 58)

Tout indique qu'Amoui a franchi un cap dans la transgression des codes culturels de son village, Moulé. Après avoir galvaudé son honneur en offrant sa virginité à Samba, elle s'est inscrite dans une dynamique de rébellion et de défiance ouverte en s'obstinant à fréquenter le Copa Cabana alors que ses parents s'y sont fermement opposés. Cet entêtement nocif a pris des proportions tellement irréductibles qu'à propos de sa mère, Amoui affirme : « ma mère, elle, pensait que la malédiction des ancêtres était tombée sur moi. Elle comptait, elle aussi, sur Dieu pour me sauver. Et n'obtenant pas gain de cause, elle conclut que des démons hantaient mon esprit et mon corps. (...). Elle fit confectionner une bague magique par un grand mage du village. Je la portais à l'index droit pour me protéger contre les esprits maléfiques » (Ouattara, 2024, pp. 58-59).

Tout porte à croire que l'agitation de la jeune fille est liée à la colère des ancêtres. Si tel est le cas, cette colère est légitime d'autant plus que la perte de la virginité dans des conditions non réglementaires constitue une souillure majeure dans l'entendement culturel africain. Contre vents et marées, Amoui poursuit son bonhomme de chemin, elle continue de fréquenter la boîte de nuit. Une fois de plus, le verdict de ses mésaventures ne tarde à être prononcé par le sort : Amoui tombe enceinte. Elle se rend vite à l'évidence : « je ne voulais pas être une fille-mère et être la risée de tout le village », (Ouattara, 2024, pp. 62-63). Sans chercher à connaître l'auteur de sa grossesse, puisqu'elle n'en parle pas dans cette écriture en abîme, elle opte pour l'avortement. Pour ce faire, elle se confie à son frère Boudo. Celui-ci la conduit chez le médecin Dominique qui l'aide à se défaire de cette grossesse, symbole de déshonneur dans sa communauté.

De cet état de fait, il ressort qu'Amoui a enclenché le processus inexorable de sa déchéance à travers une triple « auto-violation » de son corps : la perte de sa virginité, son dévergondage sexuel au Copa Cabana et l'avortement. Ces trois actes lui confèrent trois statuts péjoratifs : la transgresseuse, la prostituée et la meurtrière. Elle confirme son troisième statut :

« en relatant cette histoire, j'éprouve encore un brin de tristesse. Parce que j'ai tué un enfant, mon premier enfant. Même s'il était un embryon, il était, comme me l'a enseigné ma tradition, un enfant » (Ouattara, 2024, p.63). Comme l'atteste (Dekane, 2024, p.117), « chez les traditionalistes du Nord-Cameroun, le meurtre, l'ensorcellement, l'envoutement et la sexualité illicite sont considérés comme des crimes ». Il en est de même dans la quasi-totalité des sociétés africaines. Amoui avait une fois de plus transgressé les normes sociales en se rendant coupable d'un avortement, d'un meurtre. Cet acte reprehensible posé en catimini, les garants de la tradition n'ont pas connaissance du drame ; par conséquent, aucune réparation n'est envisagée, ce qui expose la jeune fille à la vindicte des sanctions ancestrales.

1.2. La désagrégation de l'espace traditionnel : de l'équilibre au déséquilibre

L'espace du village de Moulé, jadis lieu par excellence de la perpétuation des coutumes salutaires, est en proie à une corrosion accélérée des valeurs morales qui assuraient l'équilibre et l'harmonie de la société. Personnage archétypique de la transgression des valeurs, Amoui explique le rôle dévolu aux parents dans l'éducation de leurs enfants : « ma mère m'éduquait à mon futur rôle d'épouse exemplaire, de mère et de gardienne des traditions ; femme docile, généreuse, travailleuse. Elle m'apprit ce qu'est le bien et le mal et mon père, l'obéissance aux parents et aux aînés. (...). Mes frères, eux, ayant reçu leur part d'éducation, se contentaient de vivre et de travailler dans les champs de mon père » (Ouattara, 2024, p. 39).

Ainsi, les enfants sont éduqués dans le strict respect des valeurs traditionnelles et du modèle d'homme exigé par la société. La conformité entre les actes posés par les enfants dans la sphère sociale et les prescriptions sociales -basées sur des référents culturels et moraux- détermine le degré d'assimilation ou non des valeurs transmises dans le cadre familial.

Dans la dynamique de l'équilibre de Moulé, Amoui affirme : « chaque jour, le soleil se levait et, peu à peu, illuminait le ciel. Le village respirait la sérénité avec ses sérénades d'oiseaux de la basse-cour. Des personnes, attirées par l'hospitalité de ses vivants, venaient s'y installer. Ils construisaient des maisons, de briques et de ciment, au toit couvert de tôles, qui renvoyaient lentement au passé les habitations en terre battue » (Ouattara, 2024, p.50).

Ce passage témoigne de la prospérité de Moulé sur plusieurs aspects. Le vécu quotidien et les relations humaines sont caractérisés par une harmonie totale qui donne de la visibilité au village et en fait une source d'attrait au point où des personnes viennent s'y installer. Le brassage humain favorisé par la circulation des personnes s'opère sans heurts. C'est l'une des vertus des sociétés africaines traditionnelles qui consacrent une place prépondérante à l'humanisme et à l'épanouissement de la société dans son ensemble.

La prospérité de Moulé s'amplifie avec la construction d'une adduction d'eau, d'un centre de santé, d'une mosquée, d'une église et de plusieurs autres édifices. Le village bénéficie également de l'édification d'une école, puis de son ouverture. C'est ainsi que la plupart des enfants furent scolarisés. L'avènement de l'école, l'un des symboles de la colonisation, suscita beaucoup d'enthousiasme chez les populations. Amoui et bon nombre de ses camarades d'âge entament leur cursus scolaire avec l'aval de leurs parents. Toutefois, Amoui raconte un incident lié sa scolarisation : « j'appris à l'aimer, à apprécier mes enseignants et leurs enseignements, à me faire des amis. Je m'inscris à la catéchèse et les jeudis après-midi, j'allais écouter la parole de Dieu. Mon père n'a jamais aimé ce comportement, ma mère non plus. Ils se demandaient finalement s'ils avaient bien fait de me laisser aller à l'école. Il fallut l'intervention du père blanc de la paroisse du village pour apaiser leur colère » (Ouattara, 2024, p. 44).

Ce passage, loin d'être anodin, est une métaphore des tensions entre colonisés et colonisateurs, même après la colonisation. Les survivances de ces tensions s'expliquent par la volonté des colonisés de conserver leurs us et coutumes. Dans ce cas précis, les parents d'Amoui vivent mal son apprentissage d'une nouvelle religion, le christianisme. Le sentiment

mitigé éprouvé à l'égard de l'école après l'intérêt accordé à cette religion par Amoui, montre à souhait que les parents de la jeune fille voient en l'école un outil de déformation et de domination. C'est en cela que, parlant de l'eurocentrisme (Ela, 1994, p.70) estime que « quand on s'intéresse à ses formes de parenté, à ses systèmes politiques, à sa vie matérielle, à son langage ou à ses croyances, c'est toujours en référence à ce qui demeure le modèle ». En effet, l'école coloniale s'inscrit dans la dynamique de la colonisation de l'homme noir. L'apprentissage de la langue -composante majeure de la culture-, la familiarité d'avec les modes de pensée et les manières de vivre de l'Occident éloignent l'Africain de son environnement traditionnel. Aux côtés de l'école, l'église remodèle, et c'est même une remise en cause de la spiritualité africaine axée sur la croyance aux ancêtres et aux esprits tutélaires. Après avoir commis l'irréparable en offrant sa virginité à Samba, son camarade du lycée, Amoui dit : « je réalisais que j'avais commis une bêtise. Je sollicitais tantôt la pitié de Dieu, de mes ancêtres ; tantôt celle du Dieu de Moïse à qui on m'avait appris à me confesser à l'école » (Ouattara, 2024, p. 54). L'école est donc un lieu d'apprentissage et de diffusion de la civilisation occidentale. Amoui raconte les instants qui ont précédé leur passage à l'acte ainsi qu'il suit :

Allongés sur le lit, nous écoutions ces mots du poète Louis Aragon :
Aimer à perdre la raison,
Et à ne savoir que dire,
Aimer à perdre la raison (Ouattara, 2024, p. 53)

Cette intertextualité qui reprend un poète français avant un acte répréhensible selon les traditions africaines illustre à souhait le caractère subversif de l'école occidentale et légitime par la même occasion les doutes émis par les parents d'Amoui à l'égard de cette institution.

La destruction de l'espace traditionnel s'explique également par la découverte des sites d'orpillage à Moulé. Les inconvénients de cette découverte sont décrits comme suit : « l'eau devint une denrée rare, les bêtes mouraient pendant que des quidams se réjouissaient de voir leur vie fleurir » (Ouattara, 2024, p. 47). À la désagrégation de l'espace traditionnel, s'ajoutent la déliquescence des valeurs morales, l'asthénie et l'abandon scolaire. La plupart des jeunes du village devinrent des orpailleurs. Ils menaient une vie aux antipodes de la pudeur et de toutes les valeurs cardinales dont les parents s'étaient activement attelés à leur inculquer. Cette déchéance des valeurs est illustrée en ces termes : « Boudo, le plus jeune qui m'aimait bien, prit l'habitude de boire et de se pavaner dans le village, en état d'ivresse, vêtu d'un jean délavé et d'un tricot gris à l'effigie de Bruce Lee. Le cœur de mon père pleurait, pour parler comme le dioula » (Ouattara, 2024, p. 48). Les déviances vont s'accroître si bien que l'on assiste à des moments de défiance entre Boudo et son père. Ce passage l'atteste :

Un soir, mon père l'appela et lui tint ce langage :
Fiston, tu fais fausse route en étant dans cet état. Je ne t'ai pas éduqué à être un vaurien.
Boudo l'écouta sans mot dire et lui tourna le dos, en mettant les mains dans la poche.
Je te parle et tu te comportes comme ces voyous de jeunes orpailleurs que tu fréquentes !
Papa ! Ce ne sont pas des voyous.
Toi, tu veux me causer des soucis qui me conduiraient à la mort...Disparais
Ma mère essaya de le raisonner en vain, et il ne lui resta que ses yeux pour pleurer. (Ouattara, 2024, p. 48)

Cet entêtement, jadis inconcevable, sonne comme un coup de massue dans l'univers traditionnel. Cette nouvelle donne s'accroît avec l'ouverture du Copa Cabana, une boîte de nuit vers laquelle se ruent les orpailleurs -majoritairement constitués des jeunes de Moulé- à la tombée de la nuit. C'était un espace de jouissance et de dépravation des mœurs. Le « jean

délavé », « le tricot à l'effigie de Bruce Lee » et « le Copa Cabana » sont des stigmates de la colonisation. Ces stigmates sont les symboles de l'hybridité culturelle, de l'imbrication des modes de vie (africain et occidental). Obnubilés par l'irrépressible besoin de conserver leurs traditions, les anciens vivent cette irruption fracassante de la modernité avec beaucoup de malaise. Cela est d'autant plus plausible que « le chef du village regardait avec beaucoup d'amertume cette métamorphose de son village. (...). Il prit l'habitude de boire de la bière de mil et de rentrer chez lui en fredonnant : Dieu et les ancêtres n'abandonnent jamais leurs fils et filles » (Ouattara, 2024, p. 49). Ces moments qui s'assimilent à une fin de cycle irrévocable sont vécus comme de véritables entraves à l'épanouissement de la communauté villageoise dans son ensemble. Moulé semble être en proie à une déchéance dont les tentacules s'étendent à tous les aspects de l'existence. Amoui parle de ce qu'est devenu la vie de son père : « l'âge et les désillusions étaient ces fardeaux qui pesaient sur ses épaules. Son visage, flagellé de nombreux rides, ressemblait à un sol de désert frappé par la sécheresse. Ses champs ne donnaient plus assez de vivres » (Ouattara, 2024, p. 50). C'est au milieu de ces incertitudes que la corrosion des mœurs atteint sa vitesse de croisière : « le Copa Cabana devint mon refuge. Il était le lieu de divertissement branché qui offrait un confort inaccoutumé à ses visiteurs. Les nuits, il y avait des filles du village, comme moi, venues chercher un peu d'allégresse ; des travailleuses de sexe en quête d'orpailleurs fortunés pour les aider à sortir de la misère. (...). Dieu était sur les lèvres, l'alcool dans l'estomac, et le sexe à l'esprit » (Ouattara, 2024, p. 65).

Ces déviances ont accentué la précarité et contribué à la réduction drastique des opportunités d'emploi. Amoui commence à prendre conscience du délitement des mentalités et surtout, de l'avilissement dans lequel la cadence de sa vie risque de la plonger. Le Copa Cabana était devenu une addiction dans la vie d'Amoui. Les mises en gardes et les mesures coercitives de ses parents ne suffisaient plus à réprimer ce besoin incontrôlable de s'y rendre. Chaque soir, il lui fallait nécessairement trouver un prince charmant avec qui donner libre cours à ses désirs. La crainte de s'enliser dans cette infortune l'amène à envisager sérieusement l'option d'un départ dans le but de quérir des lendemains meilleurs. À ce propos, elle raconte : « j'appris que la France est le pays de tous les rêves. Je rêvais de sa capitale, Paris, ville au panorama prestigieux ; ville de rencontres attachantes, d'opportunités de travail et de merveilles. J'étais consciente que partir était une grosse prise de risque, car je n'avais jamais voyagé hors de mon village » (Ouattara, 2024, p. 66).

2. Errance, déchéance sociale et subjectivisation postcoloniale

L'errance renvoie au fait de se promener, de déambuler sans objectif réel. Elle peut impliquer un égarement ou une volonté manifeste d'errer, juste pour le plaisir ou à cause d'un spleen. Dans le cadre de cette réflexion, l'errance se rapporte aux désillusions du personnage dans l'espace parisien.

2.1. Chronique du voyage

L'Occident comme espace paradisiaque et de concrétisation des rêves aux yeux des jeunes africains est un imaginaire hérité de la colonisation. De ce fait, la jeunesse africaine privilégie l'option du départ par tous les moyens, convaincus que l'horizon d'« Ailleurs » est plus radieux que celui d'« Ici ». Ils sont confortés dans cette démarche par le manque de débouchés, les aspérités de la vie moderne et le mirage occidental généré par les l'enseignement colonial, les médias et ceux de la diaspora africaine. C'est dans cette perspective que Mbembe écrit :

Vivre au pays a, depuis longtemps, fait place au désir de fuite. Certains partent en avion. D'autres dans des camions ou, s'il le faut, à pied. D'autres encore quittent leur pays de naissance avec ou sans documents de voyage. Agglutinés membre à membre dans des embarcations de fortune, des centaines de milliers ne jurent que par la volonté de défection, comme si tout était désormais perdu, comme s'il n'y avait plus rien à sauver dans ce désert irradiant. (Mbembe, 2020, p. 94)

Amoui fait partie de ceux qui ont quitté leur pays avec des documents qui, quoique obtenus dans des circuits officiels, sont entachés d'irrégularités. Après avoir mûri son idée, Amoui en parle à son frère Boudo. Celui-ci s'active non seulement à mobiliser la somme, mais aussi à entrer en contact avec Monsieur Affaire ; ce dernier, connu dans le cercle des orpailleurs, est un homme familier de l'appareil administratif. Deux millions sont exigés dont « La moitié servirait à payer les responsables des services administratifs chargés de me délivrer de faux documents notamment une carte de commerçante et un acte de mariage » (Ouattara, 2024, p. 66). Les documents acquis, Monsieur Affaire prodigue des conseils à Amoui : « tu te feras passer pour une commerçante, mariée, mère de deux enfants, qui a des revenus conséquents et qui veut se rendre à Paris pour faire des achats de vêtements féminins et des produits de beauté » (Ouattara, 2024, p. 67). Dès lors, il est indéniable que c'est en ayant recours au « faux » et à « l'usage de faux » qu'Amoui prépare son voyage. Comme la plupart des migrants africains qui usent de tous les recours possibles pour contourner les restrictions afférentes aux politiques migratoires occidentales, Amoui entamait une aventure sur fond d'illégalité et de mensonges. Elle n'était ni mariée, ni mère de deux enfants, encore moins une commerçante nantie au point de se rendre à Paris pour des affaires y relatives. Dans tous les cas, pour Amoui, la fin justifie les moyens, l'essentiel se résumait à quitter l'espace du village pour s'affranchir de cette vie déshumanisante rythmée par des soirées de débauche au Copa Cabana. La famille informée, le départ est acté : « l'autobus s'élança comme une gazelle, en crachotant une fumée noire laissant derrière les images de ma mère, de mon père, de toute ma famille » (Ouattara, 2024, p. 72). Amoui et Boudo arrivèrent à Outabou avant d'emprunter un taxi pour se rendre à l'aéroport. Après les formalités et les instructions des hôtesses de l'air : « l'avion se mit en mouvement et roula lentement jusqu'au bout de la piste de décollage. Son moteur ronflait de plus en plus fort. Il s'envola avec puissance et prit progressivement son rythme de croisière », (Ouattara, 2024, p.74). C'est ainsi qu'Amoui quitta, pour la première fois, la République des savanes pour rallier Paris. Elle raconte un épisode qui a eu lieu au cours du vol, « je fis un rêve étrange : j'étais arrivée en retard à l'aéroport ; je ne pouvais pas prendre mon vol. Tous mes plans tombaient à l'eau. Je pleurais à chaudes larmes » (Ouattara, 2024, p. 75). Ce rêve a des allures prémonitoires dans la mesure où le séjour du personnage s'est transformé en une mésaventure. C'est donc à une aventure qui s'annonçait sous de mauvais auspices que ce rêve préparait Amoui. Le voyage du personnage s'achève lorsque « l'avion atterrit avec plus ou moins de délicatesse. Il roula jusqu'à la porte de débarquement et stationna. Lorsque le signal fut donné, je pris mes bagages à main qui tenaient dans un sac et suivis les passagers déambulant vers un hall. Les policiers des frontières chargés du contrôle des identités étaient aux guichets. À mon tour, je remis mon passeport à l'un d'eux qui me scruta attentivement du regard » (Ouattara, 2024, p.75). Amoui commença à paniquer avant qu'un personnage nommé l'Intrus ne lui rappelle les recommandations de Monsieur Affaire. Elle se ravisa et reprit ses esprits. Le policier « frappa un coup de tampon » (Ouattara, 2024, p. 76) sur son passeport et le lui remit. Ainsi, elle entamait son séjour dans la ville de Paris.

2.2. Dégradation des statuts sociaux

La plupart des migrants africains arrivent en Europe dans des conditions irrégulières, ce qui les expose à une dégradation sans précédent de leur statut social. Cette dégradation est

due aux difficultés d'accès aux emplois qualifiés, aux services sociaux de base et à des logements décents. Ces risques de marginalisation sociale sont accrus par les politiques restrictives dont le durcissement limite les voies légales de migration. Amoui élit domicile à l'hôtel *Les Glorieuses* dont elle parle en ces termes : « je retrouvai ma chambre, un peu vieille ; les toilettes et la douche étroites. Je ne pouvais pas demander mieux, pour un hôtel d'une étoile » (Ouattara, 2024, p.76). Cet hôtel est un refuge provisoire. Amoui devait rapidement se trouver un emploi afin de pouvoir faire face à ses dépenses personnelles et réaliser son rêve d'un avenir radieux. Toutefois, elle ne tarde pas à se rendre compte de la délicatesse de sa mission. Lorsqu'elle se mit à la recherche des foyers d'émigrés, elle raconte le mépris et l'indifférence de ceux auprès de qui elle essaie de se renseigner : « toutes les personnes que j'accostais me répondaient en haussant les épaules : « je ne sais pas ; désolé ! » Dans le pire des cas, elles s'éloignaient vite de moi » (Ouattara, 2024, p. 79). Amoui se retrouve dans une situation d'errance, dans un univers dont elle est totalement étrangère. Quand elle rencontre Karim, un jeune émigré, elle prend conscience de son nouveau statut :

Comme eux, j'étais désormais une sans-papier, terme par lequel on désigne toute personne étrangère vivant en France sans titre de séjour. Ce terme s'apparente à un autre gros mot des hommes politiques : clandestin. Sans visa ou droit de séjour, le sans-papiers/clandestin n'avait pas le droit d'avoir un emploi. Pour gagner ma vie, mes nouveaux amis m'apprirent à travailler dans le noir. Je vidais les poubelles. Mes petits revenus permettaient de manger un plat de riz à la sauce arachide ou du riz gras au « foyer des travailleurs migrants ». (Ouattara, 2024, pp. 79-80)

Le premier statut d'Amoui à Paris est celui de sans-papier. Elle est donc condamnée à exercer des sous-métiers pour assurer le service minimum d'une vie humaine : se nourrir. C'est donc dans une bataille contre la survie que la narratrice est engagée. Ce statut de sans-papier relègue Amoui au rang de paria dans la société parisienne. Dans cet espace, la qualité et le niveau de vie d'une personne sont subordonnés à son rang social. Le mode de vie est loin de celui du village d'Amoui où la solidarité permet à chaque individu de bénéficier du minimum vital, où les étrangers bénéficient gracieusement de terres pour l'habitation ou l'agriculture, où la sacralisation de l'hospitalité confère à chaque individu le droit de circuler et d'entreprendre librement pour peu qu'il soit de bonne moralité.

À ce statut s'ajoute celui de sans-abri. Ainsi, ne disposant pas de toit, Amoui est contrainte d'affronter l'hostilité du climat parisien, de dompter sa peur pour dormir n'importe où et surtout, de rester vigilante afin d'échapper aux contrôles inopinés de la police. Amoui qui, dans son village Moulé, fréquentait le Copa Cabana à sa guise, se retrouve dans des conditions de vie précaires à tous les niveaux. Elle aborde cet épisode difficile de sa vie :

J'appris à affronter le froid et les nuits trop courtes ou longues, à apprendre à dormir assise. J'appris à descendre à un terminus pour repartir dans l'autre sens lorsque j'apercevais des policiers. (...). Je ne mangeais pas à ma faim. Dans mes sommeils, il m'arrivait de rêver que je dévorais un gros plat avec des frites, des saucissons, des fromages, de la pomme de terre farcie aux lardons, la pizza au poulet et fromage, toutes ces nourritures que je voyais dans les vitrines des supermarchés et des restaurants. (...). Et quand je n'avais pas d'argent pour me payer un repas, je faisais ce que je n'avais jamais cru faire dans ma vie. Je mendiais ou fouillais dans les poubelles en quête de nourritures et conserves jetées. (Ouattara, 2024, p.80)

Dès lors, Amoui est une désœuvrée au sein de cette société qui s'apparente à un environnement carcéral pour les sans-papiers. Cet espace qui ne laisse que très peu de place aux émigrés en situation d'irrégularité administrative est générateur de misère et de dénuement

pour ces derniers. Les émigrés sans-papiers sont exposés aux maladies, à la malnutrition, à la violence, à la criminalité et à la sous-exploitation. Si, pour certains, ces politiques restrictives sont des mécanismes de désintégration à décrier, pour d'autres, ce sont des mesures salutaires permettant de contrôler ou mieux de maîtriser l'afflux migratoire. Dans tous les cas, les principaux concernés, notamment les migrants, sont conscients, du moins la plupart d'entre eux, des risques auxquels ils s'exposent en entreprenant d'émigrer illégalement vers les pays occidentaux. Tout comme Amoui, chaque migrant, conscient qu'il a pénétré le territoire français par effraction, car de façon non réglementaire, s'efforce de ne pas tomber dans les labyrinthes de la machine administrative. Un émigré pris en flagrant délit d'irrégularité risque soit la prison, soit le rapatriement. Dans un tel univers, la vie d'Amoui ne peut qu'être un cauchemar, une errance empreinte de famine, d'incertitudes et d'absence de repères.

Les revers de la migration conduisent Amoui dans les bras de Henri, un proxénète qui la séquestre. Cette séquestration est favorisée par la vulnérabilité de la jeune fille. En effet, Amoui se rend dans une buvette située à la Gare du Nord, dans le 10^e arrondissement de Paris pour se réchauffer avec un café après une pluie glaciale. C'est ainsi qu'elle rencontre Henri, un homme d'une quarantaine d'années ayant l'air gentil, serviable et se présentant comme un professeur de géographie. Quand Henri fit part de ses sentiments à Amoui, le personnage anonyme nommé l'Intrus conseilla à la jeune fille de refuser ses avances. Ce personnage avertit l'héroïne : « c'est souvent l'homme pour qui tu es allé puiser l'eau dans la rivière qui a excité le léopard contre toi » (Ouattara, 2024, p.83). Ce à quoi Amoui répond : « laisse-moi vivre mes heureux moments ; j'ai tant souffert depuis mon arrivée à Paris » (Ouattara, 2024, p. 83). C'est le désir de s'affranchir de cette souffrance qui a amené Amoui à baisser la garde malgré les mises en garde de l'Intrus. Loin du confort de la maison familiale de son village Moulé, Amoui doit s'adapter à sa nouvelle réalité : « ce soir-là, allongée dans mon sac de couchage, mes pensées allaient irrésistiblement vers Henri » (Ouattara, 2024, p. 84). Ses statuts de sans-abri et de sans-papier la rendent naïve. Ainsi, elle voit la rencontre avec Henri comme une opportunité à saisir d'autant plus que celui-ci a promis de lui trouver une carte de séjour. Après leur première rencontre, Henri passa une semaine sans faire signe à Amoui. Impatiente, celle-ci envoie un message à ce dernier pour prendre de ses nouvelles. Cette agitation atteste du fait qu'Amoui est en proie à une situation précaire qui la pousse à briser les codes, à faire les premiers pas afin que cet homme providentiel lui vienne au secours. Pour Amoui, les enjeux de cette relation inespérée sont élevés : elle aura un logement confortable, une carte de séjour et un emploi. Cette union devrait sonner le glas de son errement, de sa désintégration dans l'espace parisien. Elle annonçait l'ère glorieuse de son aventure parisienne, celle de son acceptation et de son intégration en pompe dans cette ville qui a nourri ses rêves d'épanouissement. Après leur deuxième rendez-vous dans un restaurant sobre, Amoui dit avoir mangé « avec volupté » (Ouattara, 2024, p. 85) et raconte à propos de Henri : « il promet de m'aider à avoir une carte de séjour et un travail. Depuis cette soirée, nous ne cessons de nous rencontrer, de faire l'amour dans des hôtels » (Ouattara, 2024, pp. 85-86). Cette idylle se prolonge lorsque Henri invite Amoui à emménager avec lui. Elle en est tellement fière qu'elle organise une fête pour célébrer cette victoire d'étape avec ses amis sans-papiers. La jeune fille relate sa nouvelle vie auprès d'Henri, l' élu de son cœur : « après la douche, nous prîmes le petit déjeuner. Pour la première fois, je buvais un grand bol de lait et savourais du pain à la confiture de framboise. Je réalisais qu'il y a un temps pour tout. L'homme patient parvient à faire cuire une pierre jusqu'à ce qu'il la boive en bouillon » (Ouattara, 2024, p. 92). Pour la jeune fille, elle était enfin au bout du tunnel. L'avenir radieux auquel elle aspirait avait fini par lui sourire. Elle profitait pour ainsi dire d'un accomplissement inespéré au bout d'innombrables épreuves surmontées. Pour une émigrée sans-papier qui vivait dans le dénuement et la misère, il est vraiment difficile d'espérer mieux. La conviction de la solidité de cette relation pousse Amoui à faire des reproches à Henri lorsque celui-ci rentre tard de

chez lui. C'est ainsi que les choses dégénèrent et Henri assène : « désormais, tu m'appartiens ; tu feras tout ce que je veux dans cette maison » (Ouattara, 2024, p. 95). Après cette déclaration qui dévoile les intentions réelles d'Henri, Amoui réagit sous le coup de la colère, ce qui crée une scène de violence : « saisie de colère, je me ruai vers lui, les poings fermés. Il m'asséna une gifle qui me fit tituber et tomber. Je me relevai. Il me gifla de nouveau. Je lui rendis la gifle. Sa main furieuse me saisit fermement à la tête, comme s'il voulut la briser » (Ouattara, 2024, p. 96). À cette scène succède immédiatement un viol horrible : « sa main droite furieuse et fiévreuse arracha ma robe. Il ouvrit la fermeture éclair de son pantalon, sortit son organe mâle et l'enfonça brutalement en pestant comme un diable. Je ressentis une douleur atroce pendant que ses ongles me laceraien la chair des cuisses » (Ouattara, 2024, p. 96). Après ce viol d'une brutalité inouïe, Henri continue de battre la jeune émigrée. De cet état de fait, Amoui devint une séquestrée, son troisième statut après ceux de sans-papier et de sans-abri. Avec ce nouveau statut, Amoui venait de toucher le fond. Elle devint un objet sexuel pour Henri et ses acolytes. Son séjour dans la maison d'Henri est rythmé de violences physique et psychologique, de viol et d'humiliation. Sa vie est un supplice sans commune mesure. Elle devait scrupuleusement obéir aux injonctions de son bourreau, toute attitude contraire pourrait lui être fatale. Elle doit renoncer à son éducation, à ses principes ; elle doit se renier, voire s'effacer pour donner libre cours aux désirs d'Henri. C'est ainsi qu'Amoui dit « avoir été violée par des hommes sans foi, ni loi » (Ouattara, 2024, p. 99). Elle n'était pas au bout de ses peines car elle confesse : « un jour, Henri vint me trouver dans la chambre. Il me demanda de me coucher raide comme une morte, de fermer les yeux et d'attendre un monsieur qui viendra faire l'amour avec moi. Il se retira et j'entendis des pas, c'était les pas de cet homme qui faisait l'amour avec des mortes » (Ouattara, 2024, p. 99). Amoui eut l'impression d'être abandonnée par Dieu et ses ancêtres. Dans cette maison qu'elle qualifie de prison, nul ne peut lui venir en aide. Elle n'avait aucune possibilité de communiquer avec des personnes extérieures. Henri a pris le soin de lui retirer son téléphone. Les mesures de surveillance étaient si drastiques que la jeune fille ne pouvait que perdre espoir, attendant désespérément le coup du sort. À propos de son quotidien, elle raconte : « hélas, mon quotidien était la transpiration des hommes, l'odeur de leur sexe...nauséabonde ! Tout ça. (...) Je pleurais en pensant à mes parents » (Ouattara, 2024, p. 101). Chaque jour de son séjour infernal avait son lot de supplices et de déshumanisation. Excédée, Amoui pris la décision de se révolter, ce qui suscita le courroux de son bourreau. Elle fait part de la réaction d'Henri : « il me frappa, viola, tortura. Je refusais toujours de me soumettre. Il menaça de me tuer, de découper mon corps et de le jeter à la mer » (Ouattara, 2024, p. 102). De cet état de fait, il ressort qu'Amoui est une épave, une martyre qui a vécu les souffrances les plus atroces qui soient. L'ampleur de cette déchéance est telle que « le temps paraissait long. Il est toujours long quand on est dans la souffrance » (Ouattara, 2024, p. 103). La résistance de la jeune émigrée s'estompe face à la violence de la réplique d'Henri. Même si elle a appris de son père « que la mort vaut mieux que la honte et l'humiliation » (Ouattara, 2024, p. 103) ; elle ne pouvait se résoudre à se donner la mort ou à continuer à tenir tête à Henri. Elle accepta son sort en se mettant entièrement à la disposition d'Henri. Cette situation témoigne à la fois de l'impasse dans laquelle Amoui est plongée et de son impuissance face au drame dont elle était la principale victime.

L'errance et la déchéance d'Amoui se déplacent dans un nouvel espace : le Lotus, un endroit qu'elle dépeint ainsi : « je découvris peu à peu un univers enfumé, imprégné de relents d'alcool et de parfums divers. Des filles séduisantes par leur silhouette raffinée, vêtues de bas et de chaussures à talons hauts se faufilaient entre les hommes. (...). Autour d'une estrade aux couleurs vives, des filles dansaient autour d'une barre de fer en se dénudant lentement et sensuellement » (Ouattara, 2024, p. 108). Le lotus est, par conséquent, un univers de débauche et de trafic de femmes. Amoui y rencontre Tatiana et Sarah, d'autres victimes d'Henri. Tania édicte les règles de conduite à Amoui : « nous sommes dans sa prison, et seule la solidarité

permet de survivre. Pour avoir la liberté, je dis bien, il faut se soumettre », (Ouattara, 2024, p. 110). Au Lotus, Amoui est une prostituée qui avait « le sentiment d'être parmi elles une minable qui acceptait au quotidien les mots : pétasse, garce, salope ; qui recevait la bave puante des hommes dans mes entrailles » (Ouattara, 2024, p. 114). Elle vit cette déchéance avec dédain, cherchant inlassablement des solutions pour s'extirper de cette vie déshumanisante. Amoui était devenue une loque humaine, captive d'un destin déterminé à lui mener la vie dure. Son quotidien oscille entre le dégoût de la vie et la volonté irrésistible de s'affranchir, de renouer avec une existence harmonieuse. Le désir de rompre avec ce destin funeste la conduisit à profiter d'une permission pour s'enfuir du Lotus. Toutefois, elle fut prise en flagrant délit de tentative de fuite par Didier la terreur, l'homme de main d'Henri. Amoui fut violentée une énième fois. Son bourreau s'engagea à la ramener chez lui à la maison pour la redresser. C'est dans cette optique qu'Amoui regagne le domicile d'Henri. De retour dans cet espace restreint et oppressant, elle ausculte son vécu et passe en revue les dédales de sa vie. Ses innombrables rêves se sont tous effondrés au gré des aléas d'une existence jalonnée de perpétuelles infortunes. Le désir de fonder un foyer paisible, de gagner honorablement sa vie et de s'épanouir s'est estompé dans cette mésaventure qui s'attèle à l'enfoncer dans l'abîme.

L'injonction à l'incontournable quête d'une échappatoire va conduire Amoui à arborer un nouveau statut : une meurtrière. Excédée par les brimades, Amoui prend son destin à bras le corps. Elle est galvanisée par l'Intrus : « le plus important est de donner un sens à ta vie. Si tu sais ce que tu veux, donne-toi les moyens pour atteindre ton objectif, et sois heureuse » (Ouattara, 2024, p. 119). Le crime s'avère l'option la plus pragmatique pour elle de renouer avec une liberté inconditionnelle. Elle relate son forfait comme suit :

J'étais debout, sous ma robe, un couteau que retenait ma culotte. Je l'avais volé dans la cuisine d'un client après une soirée en amoureux et j'attendais ce jour pour l'utiliser. Elle était là, ma future victime, en face de moi, le sourire diabolique aux lèvres, cynique, insolent, comme d'habitude. (...). J'inspirai un grand coup et, en une fraction de seconde, je le plantai fermement dans sa poitrine. Il poussa un grand cri. Je retirai la lame et le frappai encore et encore. Combien de fois ? Que sais-je ? Le sang gicla et macula ma robe. Il s'affaissa sur le sol en me dévisageant des yeux hagards. (Ouattara, 2024, pp.120-121)

L'itinéraire d'Amoui est un véritable drame qui se complexifie au fil des événements. Le traumatisme consécutif à la tragédie est tel qu'Amoui, admise à l'hôpital, répétait dans son sommeil : « je l'ai tué...je l'ai tué » (Ouattara, 2024, p. 123). Venue à Paris pour se frayer un chemin dans la sphère de ceux qui ont réussi à gagner leur vie, cette fille a fini par commettre un meurtre à son corps défendant.

Le meurtre commis, Amoui doit dorénavant faire face à un nouveau statut, celui de prisonnière. En effet, après son séjour dans un centre de santé, elle fut entendue par les autorités judiciaires. C'est dans ce sens qu'elle affirme : « après des jours et des heures d'interrogation qui demandèrent la rédaction de plusieurs dizaines de papiers, le juge d'instruction décida de ma mise en examen dans le cadre d'une information judiciaire ouverte des chefs d'homicide volontaire sur la personne de Henri » (Ouattara, 2024, p. 132). Malgré les plaidoiries de maître Sophie, son avocate, Amoui fut mise en détention provisoire. En fait, les lois françaises n'autorisent guère le rapatriement d'un sans-papier accusé de meurtre. Incarcérée à la maison d'arrêt, la jeune émigrée, rebus de la société et éternelle suppliciée de la vie, attendait son procès. Ainsi, cette fille dont le vécu est un symbole déchirant de la déchéance sociale, explique l'austérité de son espace carcéral : « dans ma cellule rectangulaire, d'environ neuf mètres carrés, il y avait à droite un lit, à gauche une toilette et un lave-mains qui dégageait une puanteur. (...). Soudain, j'entendis des bruissements. C'était des cafards, ces

nouveaux compagnons de galère » (Ouattara, 2024, p. 135). Le parcours d'Amoui à Paris est chaotique tant au niveau des événements auxquels elle est confrontée qu'au niveau de ses espaces de vie. D'abord sans-papier et sans-abri, donc sans espace, elle se retrouve ensuite dans la maison d'Henri (elle y subit toutes sortes de maltraitances), puis au Lotus (dans le cadre d'une prostitution imposée) et enfin en prison. Tout indique que l'étau se resserre au fur et à mesure que son séjour parisien se prolonge. Ses aspirations au bonheur et au succès se transforment en un itinéraire infernal qui détonne avec les mirages multiformes et les imaginaires mirobolants secrétés par les médias et les réseaux sociaux sur l'Occident. Cette aventure qui devrait permettre à Amoui de sortir des sentiers battus s'est finalement muée en une mésaventure qui cautionne la déduction de (Nguegong Nana, 2025, p. 384) selon laquelle « l'immigration féminine africaine, portée par la recherche du bien-être et de l'émancipation, s'articule autour de motivations et d'attentes souvent façonnées par des rêves démesurés. Cependant, ces aspirations se heurteront aux contraintes et désillusions inhérentes aux réalités du pays d'accueil ». Amoui était le réceptacle de toutes les désillusions éventuelles auxquelles peut faire face une émigrée africaine. Celle que la presse parisienne qualifie désormais de « tueuse sans papiers » (Ouattara, 2024, p. 150) attendait péniblement son procès. Lors de ce procès, le professeur Alain Bidan décrit Amoui : « elle souffre de stress post-traumatique qui se manifeste par des rétrospectives d'événements douloureux qu'elle a vécus et des symptômes de dépression caractérisés par une auto-évaluation positive après un crime. En bref, les traumatismes qu'elle a vécus ont des conséquences graves sur sa santé physique et psychologique » (Ouattara, 2024, p. 151). C'est donc une épave qui subissait la dure loi de la vie et de l'émigration. À l'issue du procès, Amoui fut condamnée à quatre années de réclusion criminelle dont trois avec sursis. Le jury retint contre elle deux chefs d'accusation : assassinat et tentative d'assassinat avec une préméditation avérée assortie d'une planification. Étant donné qu'elle a déjà passé un an derrière les barreaux, elle fut libérée.

Après ce marathon judiciaire, Amoui est assignée à résidence. Ses conditions de vie s'améliorent sensiblement dans la mesure où elle bénéficie d'un suivi psychologique, d'une autorisation provisoire de travail d'une durée de douze mois, et de diverses aides et allocations. Finalement, la déchéance d'Amoui lui inculque la résilience face aux épreuves de la vie. Sa transformation psychologique est illustrée par ses propos : « je ne dois pas avoir peur. Je dois affronter les frasques de la vie pour être utile aux autres, pour rendre des personnes heureuses. Je pris la décision de rentrer dans mon pays » (Ouattara, 2024, p. 160). Inspirée par cette quête de rédemption, Amoui entreprend son retour à Moulé, son village. De retour dans son pays, elle y passe un moment avant d'engager un combat contre le trafic des blanches et des injustices subies par la gent féminine. Elle rendit l'âme très jeune -à trente ans environ- dans une maison « avec des murs lézardés qui font la joie des margouillats et cancrelats en quête de gîte » (Ouattara, 2024, p. 20). Aucun des membres de sa famille et de son village n'est évoqué lors de ses obsèques. Quand bien même elle aurait reçu la reconnaissance de sa société, sa quête de rédemption reste mitigée puisqu'elle est morte dans le dénuement, loin et à l'absence des membres de sa famille.

Conclusion

Au terme de la rédaction de cet article, il ressort que la déchéance du personnage principal, Amoui, a commencé dans son village, Moulé. Cette situation précaire est fortement liée aux différents écarts de conduite dont elle s'est rendue coupable vis-à-vis des normes socio-culturelles de l'espace traditionnel africain. Perdue dans des conflits et des tensions avec sa famille et son milieu, Amoui, piégée par un imaginaire postcolonial qui érige Paris en ville d'opportunités, donc en espace de prédilection pour transiter vers un avenir radieux, décide de se réaliser en entreprenant un voyage à Paris. Cet espace censé lui ouvrir les portes de l'épanouissement se révèle plus oppressant que celui de Moulé. Les désillusions du

personnage s'accroissent et se complexifient au point de la conduire dans les labyrinthes de l'appareil judiciaire français. Vincent Ouattara, à travers le roman *De la fenêtre de ma prison*, se positionne comme un écrivain qui interpelle la jeunesse africaine à la fois sur la nécessité de vivre en harmonie avec les cultures endogènes et la prise de conscience des réalités vécues par les immigrés africains dans les pays occidentaux. En dépit de l'abondance des productions littéraires africaines -notamment le courant de la migritude- sur le phénomène migratoire, la jeunesse africaine s'obstine à perpétuer un imaginaire désuet qui légitime le caractère paradisiaque de la vie en Occident.

Références bibliographiques

- Dekane, E. (2024). Les sanctions coutumières comme gage de la paix et de la sécurité chez les traditionnalistes moundang du Nord-Cameroun. *Vestiges : trace of Record*, 10 (1), <https://www.vestiges-journal.info/2024/pdf/dekane-2024.pdf>. (Consulté le 02 août 2025)
- Dicko, E., B. (2020). La virginité, honneur familial à l'épreuve de l'évolution des mentalités. Une analyse socio-anthropologique dans le district de Bamako. *Revue Malienne De Langues Et De Littératures*, (003), pp. 64-79. <https://www.revues.ml/index.php/rml/article/view/1543>. (Consulté le 03 août 2025)
- Duchet, C. (1973). Une écriture de la socialité. *Poétique* (16), 446-454.
- Ela J., M. (1994). *Restituer l'histoire aux sociétés africaines : promouvoir les sciences sociales en Afrique noire*. L'Harmattan.
- Ken Bugul. (1982). *Le baobab fou*. NEA.
- Ken Bugul. (1999). *Riwan ou le chemin du sable*. Présence africaine.
- Mbembe, A. (1995). Notes provisoires sur la postcolonie. *Politique africaine*, (60), pp. 76-109.
- Mbembe, A. (2020). *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. La découverte, collection « Poche ».
- Nguegong, N., N. (2025). L'immigration féminine africaine entre quête de bonheur et désillusion : une lecture critique de Descente aux enfers au pays des droits de l'homme de Régine Mfoumou. *Revue archives internationales-CCA Congo*, 1 (1). <https://edition-efua.acaref.net/wp-content/uploads/sites/6/2025/02/17-Nicole-Nana-Nguegong.pdf> (Consulté le 03 août 2025).
- Ouattara, V. (2024). *De la fenêtre de ma prison*. Bufac.